

Vie de l'Eglise à Genève

Regard géographique sur la laïcité et le fait religieux

Anne Sgard est notamment professeure associée à l'Université de Genève depuis 2010. Elle exerce conjointement au Département de géographie et à l'Institut universitaire de formation des enseignants. Spécialiste du paysage et des politiques paysagères, ses travaux portent sur les liens entre paysage et territorialités.

Dans le cadre d'une journée d'études sur l'éducation laïque et ses temporalités organisée en février par la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation et l'équipe de didactique de l'histoire et de la citoyenneté – Groupe d'étude sur la didactique de la géographie, Anne Sgard s'est penchée sur quelques aspects de la place des religions dans la géographie et l'enseignement de cette discipline au sein de l'école laïque. En effet, pour Anne Sgard, la géographie a toute sa place dans le débat sur la laïcité mais elle s'y trouve souvent démunie. En France, fait-elle valoir, les enseignants d'histoire-géographie ont en général une formation d'historien et ont plutôt tendance à aller puiser du côté de l'histoire pour répondre à des questionnements sur la laïcité. A Genève par contre, les enseignants de géographie sont des géographes. Pour Anne Sgard, on peut observer une très grande frilosité de la géographie vis-à-vis du questionnement sur la laïcité, un terme d'ailleurs quasi absent du registre de cette discipline.

Elle relève tout d'abord une absence historique de la religion dans la géographie, tant sur le plan académique que scolaire. Est-ce un rejet des religions? Elle souligne également une tension sur les manières de faire une géographie laïque du monde d'aujourd'hui. A ses yeux, le problème vient d'une faiblesse de la réflexion sur ce thème, à la fois en épistémologie et en didactique.

Anne Sgard jette un regard rétrospectif franco-français sur la géographie vidalienne, du nom de son fondateur, Paul Vidal de La Blache, au XIX^e siècle, qui a imposé, en tout cas dans le monde francophone, une géographie institutionnelle, a-spirituelle, a-religieuse et autonomisée de l'histoire.



Anne Sgard

Il a été le grand maître et gourou de la géographie scolaire. Son ambition était de proposer une vision du monde basée sur le fait que la diversité des peuples de la Terre était en lien direct et pratiquement unique avec leurs milieux naturels. Le débat épistémologique était complètement absent de cette «naturalisation». La géographie scolaire avait pour mission de diffuser ce modèle d'analyse selon une mécanique bien rodée: un discours fondé sur une géographie physique dont la principale trame de lecture était les zones climatiques, doublée d'une couche d'anthropologie, la classification des races. La géographie a ainsi été chargée de décrire et d'analyser la diversité des genres de vie sur la base d'un concept englobant, à la fois très peu défini mais largement utilisé, le concept de civilisation. Soit la capacité de chaque société à maîtriser la nature. Dans les manuels scolaires de géographie, elle relève une

Suite en page 2 ➤

«invisibilisation» de tout ce qui relève du religieux et du sacré, sauf de manière tout à fait anecdotique, «pour réveiller et faire rigoler la classe». Jusqu'au début des années 60, par exemple, on ne sait rien des Tibétains dans les manuels de géographie français pour les petites classes, «sauf qu'ils ne se lavent jamais et sentent horriblement mauvais. Ils sont entièrement dominés par la religion bouddhiste qui jalonne la vie des moines et des pèlerins. Le machinisme n'a pénétré au Tibet que pour la religion: le moulin à prière mû par un dispositif hydraulique qui a rendu la prière mécanique». Est-ce par souci de faire simple pour les plus jeunes? Pour les grands, on classe les religions du monde en deux types: celles qui sont restreintes à une race et celles qui rassemblent. Le critère de typologie est érigé en absolu. Sinon on n'évoque guère que les tabous alimentaires et les règles de mariage, d'ailleurs systématiquement présentées comme des freins au progrès. En ce qui concerne la religion chrétienne, «grâce au jeûne et au carême, elle a permis de développer l'industrie de la conserverie de poisson».

Cette tradition géographique, omniprésente et diffuse dans toute l'Europe, règne sur la géographie mondiale jusque dans les années 60-70. On peut d'ailleurs relever, tout au long du XX^e siècle, la minceur de la production géographique en matière de religions. Et, au moment de la grande rupture épistémologique des années 60-70, l'enjeu n° 1 était de casser le déterminisme naturel, soit cette lecture vidalienne du monde, et de tout ramener au politique. D'inspiration marxiste, anti-colonialiste, le concept de laïcité n'est pas présent dans la géographie.

En géographie scolaire, la dimension spirituelle est non évoquée. Actuellement, elle est formulée en termes de religion. Depuis les années 90 en effet, dans le cadre préalablement posé d'une école laïque, la religion a pris une place majeure dans la géographie scolaire, arrivée par le biais de la géographie culturelle. Ceci avec une grande diversité des approches mais sans véritables questionnements majeurs. Actuellement, du fait des curiosités et des préoccupations de la géographie culturelle et politique, la question de la religion est devenue omniprésente (mondialisation, migrations, intégration, etc.). On la trouve partout mais elle est en même temps peu questionnée. Ce qui

n'aide pas la didactique en matière de géographie scolaire. La religion est présente dans la classe mais l'enseignant manque de cadre théorique et didactique pour l'expliquer. Il le fait alors en fonction de ses propres choix, allant souvent chercher des arguments du côté de l'histoire. Anne Sgard pense que la géographie a tendance à refroidir ces questions socialement vives en se contentant d'états des lieux et de cartographies. Ce qui, pour elle, pose d'énormes problèmes. Car des cartes des religions du monde, on en trouve partout, dans tous les manuels, et surtout selon des pratiques indurées. Les civilisations à la sauce «huntingtonienne» sont classées par religions dominantes.

A Genève, avant le Plan d'études romand (PER) et durant quelques années, on a étudié le «fait religieux» en classe de 11^e, qui était inclus dans le thème de l'altérité. Ce thème comprenait l'étude de l'espace urbain, lieu de la co-présence, celui de la migration et enfin, le «fait religieux». L'approche était totalement pionnière, il ne s'agissait plus d'une problématique de localisation des religions. Lors du passage du Plan d'études genevois au PER, tout a été supprimé, respect des «cantonalités» oblige. Pour Anne Sgard, ce fut une occasion manquée. Une autre bonne approche, selon elle, a été celle d'enseignants genevois qui ont utilisé comme point de départ, il y a quelque temps déjà, la fameuse affiche de l'UDC contre la construction de minarets pour réfléchir à la place de la religion dans l'espace public d'un état laïc comme Genève. Le minaret, c'est la dimension visible dans la ville de la religion musulmane. Le but était d'amener les élèves à réfléchir sur la diversité et la co-présence de pratiques religieuses. L'intérêt de cette expérimentation était de penser à une géographie laïque du monde d'aujourd'hui en s'appuyant sur la définition de l'espace public – où commence-t-il, qui le régle? Et sur le fait d'utiliser la laïcité en tant que cadre légal et ressource didactique. Avec pour interrogation finale: comment vivre ensemble avec nos différences.

La question de comment passer d'une géographie des religions à une géographie du fait religieux reste ouverte pour Anne Sgard qui estime que le cœur de la réflexion se trouve dans la recherche d'un processus d'identification par l'espace fondé sur les critères de diversité et d'altérité.

Damoiseaux en détresse

Réflexions sur les racines de la violence

C'est quoi, «être un homme» à l'époque contemporaine? Une propension à la violence est innée chez les mâles de l'espèce humaine, en grande partie pour des raisons liées à la sélection sexuelle: au long des âges les femmes ont choisi de se reproduire avec des hommes capables de les défendre, elles et leur progéniture. Dans l'Occident moderne, la violence physique est déléguée à l'Etat et découragée chez les individus; les signes acceptables de la puissance virile individuelle sont la réussite sociale, l'argent, et le pouvoir dans le monde du travail. Mais un grand nombre d'hommes, n'ayant pas accès à ces moyens-là pour prouver leur virilité, retournent aux moyens traditionnels. Ce sont eux qu'on appelle les «barbares». Notre société aurait un immense travail de réflexion à mener pour aider des millions de jeunes hommes à gérer la situation de double contrainte qu'on leur inflige: sois fort et tais-toi!

De langue maternelle anglaise, Nancy Huston, essayiste et romancière, a choisi le français comme langue de prédilection pour ses œuvres. Elle était l'invitée de l'Université de Genève en février, à l'occasion des 125 ans de l'enseignement du français en tant que langue étrangère à l'Alma Mater, pour évoquer cette problématique.

Nancy Huston a tout d'abord rappelé qu'il se tient toutes sortes de discours éloquentes et convainquants sur la violence humaine. Marx a dit que les causes en étaient économiques. Darwin, pour sa part, qu'elles avaient trait à la survie. Freud, qu'elles s'enracinaient dans l'enfance. Lévi-Strauss, que les groupes se structuraient autour de cette fonction sacrée. Naomi Klein en a exploré les causes «éconologiques» et Alice Miller a évoqué la mémoire ineffaçable du corps. Sans compter les facteurs religieux, politiques et autres. En tant que femme, Nancy Huston se considère plus à même que les hommes de parler de leur faiblesse. Selon elle, c'est dans la violence des hommes que l'on peut déceler leur faiblesse, bien plus que leur force. Comme elle aime le roman, qui le lui rend bien d'ailleurs, et qu'elle n'aime pas la violence des hommes – celle des femmes, elle n'en parle pas –



Nancy Huston

elle décrète que les hommes ne s'intéressent pas à la faiblesse humaine qu'explore le roman. Pour elle, les hommes, les vrais, les tatoués n'ont que faire de la littérature. On peut se poser la question de la pertinence de cette affirmation. Discours féministe? Pour ne pas passer pour un sale macho, mieux vaut répondre: «No comment»! Nancy Huston en rajoute une couche: plus on est un homme sérieux, plus on est un homme dangereux, assène-t-elle. Enfin, léger bémol: la violence humaine est plus masculine que féminine, mais les femmes ont largement au cours des siècles contribué à cet état de choses qu'aujourd'hui elles dénoncent. Ouf...

Mais après cet interlude, Nancy Huston repart de plus belle. Le mâle humain représenterait un problème mondial car la virilité doit se prouver à tout instant. La guerre est affaire d'homme, «Krieg ist Krieg und Schaps ist Schnaps». La peur en serait à l'origine. Pour la pallier, on invente religions, mythes et histoire et quand ça ne marche pas, on sort les couteaux. Retour ensuite sur la faiblesse de l'individu, en particulier à l'adolescence: que doit faire un brave garçon de son corps et de ses désirs? L'état laïc moderne, s'abstient, oublie, néglige ou refuse de remplacer une des fonctions pérennes des religions: aider les mâles à organiser, gérer et contrôler leurs pulsions. C'est la sexualité naissante et obsédante du damoiseau qui ne reçoit de réponse ni de l'école, ni de la famille. Il n'y a plus de rituels d'entrée dans la vie d'homme

destiné à lui assurer une place sûre et stable dans son nouveau statut. Sois fort et tais-toi est devenu l'injonction que tout garçon reçoit depuis son plus jeune âge. Que faire de ce viatique? Qui imiter, à quoi ressembler pour se sentir homme? Rouler les mécaniques ou s'écraser? L'adolescente, pour sa part, a toujours un recours pour donner un sens à sa vie : devenir mère. Pour le garçon, malheureusement pour lui, devenir père est souvent une perspective plutôt affolante que rassurante. Nancy Huston se préoccupe fort du devenir des jeunes des banlieues, en particulier de ceux qui se «radicalisent», le grand mot est lâché. «No future», on part au jihad, on s'attache une ceinture d'explosifs autour de la taille ou, dans le meilleur des cas, on va au «fight club». Quand ces jeunes se mettent en colère, ils détruisent tout. La guerre peut donner du sens à l'existence. Comment ne pas la préférer à la solitude et à la déshérence d'une vie qui ne ressemble à rien. Et surtout, comment sortir de ce cauchemar, se demande Nancy Huston. Pour elle, la recette est

simple: la puissance des mères est cruciale au début de la vie d'un homme. Il convient de sublimer les frustrations des garçons en les encourageant à faire des études, par exemple, et surtout de les rassurer. Une tâche ardue et de longue haleine attend donc les femmes: tout d'abord elles doivent prendre acte de leurs forces et, de génération en génération, apprendre aux filles à désirer les garçons non violents et à ne plus récompenser la capacité masculine à saccager, à spolier et... à leur acheter des bijoux. Cela permettrait d'atténuer la propension à la violence des mâles, favorisée reconnaît-elle tout de même par les choix reproductifs des femmes. Mais plus que tout, il faut associer les hommes à l'éducation des enfants, au soin des vieillards, pour qu'ils se sentent nécessaires, utiles, valorisés et impliqués dans la vie. Quelques considérations sur le besoin de culture et du politiquement correct sur le «stop au profit à tout crin» concluent le tout. Nous voilà donc pleinement... rassurés!

Allez-y!

7 avril, 12h30-13h45: «La vie poétique, j'y crois.» Colette Nys-Mazure, philologue de formation, professeur de lettres présentera son dernier livre à l'Espace Fusterie.



26 avril, 14h30-16h: «Goût et odorat: les sens souvent oubliés.» Conférence de Basile Landis, médecin-adjoint agrégé, unité de rhinologie et d'olfactologie des HUG. Salle Opéra des HUG.

27 avril-1^{er} mai: Il est une foi, les rendez-vous du cinéma, édition 2016: «Trouble». Cinémas du Grütli, rue du Général-Dufour 16, Genève. Détail de la programmation sur www.ilestunefoi.ch et www.cinemas-du-grutli.ch



Prochaine parution: mai 2016

Délai de remise des textes: 2 avril 2016

Vos informations et nouvelles sont à communiquer à: pascal.gondrand@cath-ge.ch ou à: ECR / Vicariat épiscopal, Vie de l'Eglise à Genève, rue des Granges 13, 1204 Genève.